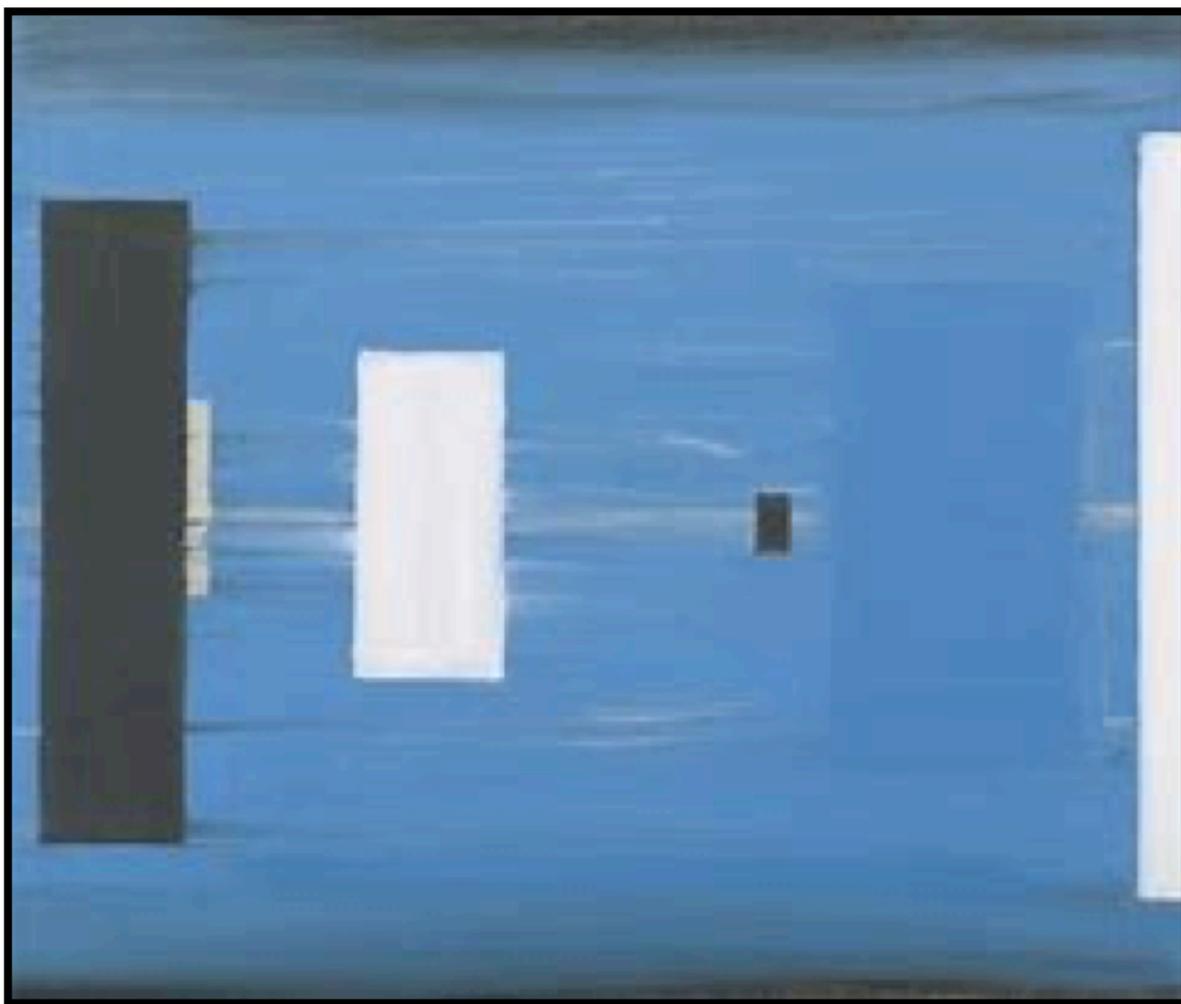


VICKEN PARSONS' BLUE"¹

CÉCILE VOISSET



« Untitled » – 2017, Oil on wood, 21 x 25 cm (1721)²

¹ Cet article est un second texte concernant l'artiste britannique (née en 1957). Le premier a été publié en ligne dans la revue française *Plastir* (*Plastir*, n°59/12/2020: <http://www.plasticites-sciences-arts.org/PLASTIR/Voisset%20P59.pdf>). « Vicki Parsons: "Breath" » a été exposée à la Galerie Cristea Roberts à Londres du 13 février au 21 mars 2020.

² Canevas exposé en 2020 (Cristea Roberts Gallery).

*“Je suis passionnée de couleur... La couleur est tout.
Le bleu est la couleur à laquelle j’aspire, elle est l’espace.
J’ai la sensation de plonger dedans.”*
(V. PARSONS, 2019)

Cet avant-propos de Parsons, cet exergue, figure au tout début de l’exposition que met en ligne la galerie Cristea Roberts (une fenêtre sur ses toiles, ouverte du 19 Mars au 5 April 2021)³, là où nous pouvons regarder et apprécier les huit peintures bleues/les huit bleus que l’artiste a réalisées durant l’hiver dernier.

Le bleu comme remède, antidote opportun en plein confinement ? La couleur de la vie, une touche vivante ? Comment expliquer que ce choix ou cette prédilection motive cette exposition ? À moins que le bleu soit sans conteste sa couleur préférée. Mais alors pourquoi en faire état maintenant ? La première hypothèse semble être la bonne si l’on souligne le fait que le bleu dans ces dernières toiles s’oppose au noir, à la noirceur (comme ce qui est ouvert s’oppose à ce qui est fermé). Il le semble bien.

Oui le bleu est sa couleur, son appartenance, son bleu : « Si vous m’aviez demandé quelle est ma couleur préférée, j’aurais dit le bleu. Mais au fil des années, et alors que je ne peux travailler avec, tout d’un coup, elle réapparaît là. Je crois que j’en ai besoin car le bleu a refait surface durant cet

³ Lien vers le showroom de la Galerie Cristea où vous pourrez voir en direct les huit toiles bleues. S’inscrire sur le site de la galerie pour avoir accès à l’exposition en ligne: <https://cristearoberts.com/viewing-room/36-vicken-parsons-blue-online-viewing-room/>

hivernal confinement, cette période morne, un besoin que je ressens car la sensation de l'espace infini, un besoin quelque part pour l'esprit de s'exercer tandis que la vie physique fait place à l'isolement et à la contrainte. Je l'ai réalisé rétrospectivement quand je me suis trouvée au milieu de cet ensemble de toiles bleues dans mon studio." (2021)

Soit une couleur-titre, laquelle parle pour une atmosphère, exprime un environnement adéquat, un climat (c'est la métaphore du temps) : le bleu. Considérons maintenant le commentaire écrit que la galerie en fait dans sa présentation de ces récentes productions : durant ces mois d'hiver, elle a produit un nouveau corps, ensemble de toiles bleues dans son studio du Norfolk. Ces œuvres nouvellement exposées sont de petites tailles (c'est sa marque de fabrique) et sont faites de fines couches, peintes à l'huile sur bois ; elles décrivent une série d'espaces architecturaux qui donnent la sensation d'être grands et sans limite malgré leurs tailles.

Ces toiles inspirent assurément le répit et l'évasion. L'art de Parsons est impliqué, consommé dans celui d'une conversion, puissance à plus d'un titre (ou plusieurs raisons), selon laquelle l'utilisation de la couleur (et de cette couleur en particulier) est synonyme d'ouverture.

Considérons les paradoxes de l'artiste en son œuvre ou par elle. En premier lieu, parce que le bleu est censé être (on nous l'a appris à l'école) une "couleur froide". Pas du tout dans son cas : plonger dans le bleu ne serait-ce pas comme plonger dans l'océan ? Car le travail de Parsons et eu égard à sa vision, du moins si l'on regarde bien ses dernières toiles, le bleu est une

couleur dominante : elle est la couleur principale, tonale au sens de celle qui donne le ton, elle est la couleur de la douceur.

Comme à son habitude, V. Parsons procède selon une base chromatique (son spectre chromatique, bien à elle) où la couleur dominante s'impose au regard de deux autres en général qui lui sont subalternes. Le bleu en premier, et les deux autres en second pour exprimer par contraste la profondeur : noir-blanc/noir-gris (un peu d'orange, pour revigorer). Comme à son habitude aussi, un liseré est apposé : une ligne verticale (un filet) se surimpose sur l'un de ces panneaux qui composent une scène intérieure dont les autres sont comme les éléments d'un tout qui serait un espace propre ou une pièce à soi (à elle, un lieu confortable) ; c'est ce que l'on peut appeler un « espace intensif » c'est-à-dire du vécu sans référent extérieur, quelque chose qui ne renvoie pas au monde matériel (entendons au monde des choses, à commencer par un espace meublé), qui ne dénote rien, qui est la création d'un espace autonome.

Qu'ont alors en commun ces huit nouvelles toiles ? Comment le bleu (et quel bleu ?), chaque fois, est-il traité, travaillé par V. Parsons ? Est-ce le même bleu avec ses dégradés ou plutôt ses degrés (comme des rayons de lumière, avec ses différentes intensités) ? Effectivement, il ne s'agit pas d'un bleu foncé ; il ne s'agit pas non plus d'un bleu pâle. Le bleu de Vicken Parsons est un bleu profond, il s'agit d'une couleur intense et lumineuse (claire, ou de clarté, celle de l'eau si l'on rappelle l'image de l'océan mais aussi celle du ciel au beau fixe). Je pense que le commentaire de Richard Morphet (2016)⁴ au sujet de cette couleur chère à Vicken Parsons, ce que la Galerie Cristea Roberts rappelle à

⁴ R. Morphet est un historien de l'art ainsi que conservateur de musée (né en 1938).

l'occasion, donne une vision juste ou pose un fin regard sur cette couleur qui est la sienne et bien à elle : *“Parsons exprime son sentiment particulier d'un bleu profond et radieux, ce bleu qu'elle utilise pour représenter des espaces intérieurs, lequel tient d'un infini ciel d'été. Un bleu apaisant, même enveloppant, et qui chante.”*

Oui, “radieux” (éclatant) est bien le bleu de Parsons : un bleu clair plutôt que vif qui exprime la douceur ou la quiétude, un affect (ce qu'elle ressent et exprime) dont son art sait faire un « percept » (une expression ou traduction)⁵. Un coloris, une couleur ou un ton, tel un son. Une couleur vivante, intense, ainsi toute en profondeur. Un bleu lumineux, ensoleillé, estival. Nous en ressentons quelque chose de bon, de bénéfique, de confortable, alors que nos yeux s'attardent sur cette couleur spécifique dont l'utilisation lui est si particulière. Impression, sensation de bien-être. Ajoutons que ce bleu a quelque chose de cotonneux, de douillet et peut-être s'apparente-t-il à du bien-connu tel un déjà vu : sentiment d'appartenance, de retour à soi ou chez soi.

Approchons-nous, approfondissons du regard ces toiles ; examinons-en la texture, le grain (même en ligne on en voit, aperçoit les couches) ; la photographie de l'artiste assise, travaillant sagement, avec son habituelle application, ses yeux comme rivés sur son travail (tel un métier à tisser, avec sa trame), son pinceau en main, attentive, toute à sa tâche. C'est une image de la confection.

⁵ Sur la différence deleuzienne « affect », « percept » (et « concept »), voir plus loin.

Nous avons déjà parlé de l'attention, de la méticulosité de Vicken Parsons, de cette minutie qui va semble-t-il avec la taille, inhabituelle (petite) et singulière (son originalité), de la surface qu'elle a choisie pour peindre. Pour filer la métaphore artisanale, *artistique* rime là avec *domestique* (cette domesticité du « at home », de ce retour qu'elle évoque, de ce besoin même ou aspiration). Apparaît maintenant le second paradoxe lié à ce choix du bleu et au traitement singulier qui caractérise Vicken Parsons. En effet, sa pratique parvient à rendre le bleu, une couleur genrée c'est-à-dire assignée conventionnellement au masculin dans le vieil ordre social, une marque du féminin en même temps qu'elle lui ôte sa « froideur » héritée de l'ordre éducatif et institutionnel d'un cours plastique dépassé (vieillot) ; l'estampille parsonienne ou la féminisation du bleu ?

Pour tracer un parallèle entre Vicken Parsons, eu égard à "Respiration [*Breath*]" (titre de son exposition l'an passé à la Galerie Cristea Roberts), et Mark Rothko, eu égard à "De la respiration [*breathingness*]" (tout un programme, un propos qui va avec son côté théoricien) : un espace expérimental. Et, en même temps, l'œuvre de ce dernier paraît en être l'opposé; il ne peint que de très grandes toiles pour avoir la sensation d'être pleinement dedans, pour saisir le sentiment de se mouvoir en elles, d'évoluer en elles...; il revendiqua ce besoin d'une vérité éprouvée, et en effet il s'expliqua sur ce choix : ressentir profondément le sentiment d'un espace à soi ou intérieur (« Peindre un petit tableau revient à se situer en dehors du champ d'expérience, signifie regarder ses expériences d'en haut pour les voir de toutes parts en même temps comme

à travers un verre rétrécissant. Lorsqu'on fait un grand tableau, on est en plein dedans. On ne peut pas en disposer. »)⁶

Aussi, ce n'est pas vraiment la couleur en elle-même ou ce n'est pas seulement elle qui compte dans ces deux types d'œuvres (en réalité, Rothko a toujours dit qu'il ne faisait pas partie de ce que l'on a appelé le "Color Field Painting") ; c'est aussi et en même temps l'espace qui compte, qui est valorisé par et avec elle. C'est une vision d'un espace qui n'est pas antérieur à la couleur (un espace qu'il ne s'agit donc pas de remplir ou de combler) : l'espace apparaît avec la couleur et la couleur exprime un espace qu'elle fait advenir, c'est elle qui lui confère une forme, sa forme. De plus, les deux artistes, dans leurs œuvres respectives, ignorent l'opposition entre art figuratif et art abstrait ; et tous deux délaissent le dessin pour la couleur : ni espace premier ou antérieur, pas d'espace vide ou tout-prêt, mais un espace à habiter ou à investir, lequel implique son créateur, un espace auquel on participe comme quelque chose qui se déroule (un processus qui définit l'œuvre d'art en elle-même, cette réalisation, ce qu'on appelle « a work in process ») : soit l'espace se faisant, se vivant, et la couleur avec lui ou l'accompagnant.

Cette comparaison peut aussi nous convaincre, quand on tient compte de l'héritage du courant mentionné ci-dessus dont Mark Rothko voulait se démarquer, que Vicken Parsons (figure de la discrétion, du calme, d'une artiste femme quasi sage) est une introvertie (par sa manière de faire ainsi que par le choix de la taille – modeste – de sa surface choisie pour peindre) tandis que son contemporain américain est un extraverti (un homme expansif, qui parle fort

⁶ J. BAAL-TESHUVA, *Mark Rothko, 1903-1970. Des tableaux comme des drames*, Taschen, 2003).

et s'exprime publiquement par des conférences et des écrits de réflexion) ; cette comparaison, fondée sur un même champ d'expression dont les manières diffèrent, les fait apparaître comme deux mêmes parents investissant un espace tonal où la couleur est convertible en son comme toute force, ou intensité (la texture, la tessiture).

Tandis que Vicken Parson travaille sur de petits espaces, elle trace au pinceau une sorte de fine ligne ou frontière en même temps qu'elle brosse d'un trait épais cet espace à elle ; c'est là figurer sa propre limite, l'inscrire de cette manière par cet ajout (un liseré, cette fine ligne, le plus souvent à la verticale). Tel est son trait à elle, sa marque, cette pratique qui la définit ou la singularise. Et l'effet, c'est un bleu cathartique, un bleu doux ou paisible (elle ne peint pas un bleu roi par exemple) ; Mark Rothko, lui, mais peut-être avec le même dessein cathartique, a utilisé la couleur – il l'a dit – avec et pour sa violence (au sens de force vitale, source jaillissante) de manière à pouvoir exprimer un fort sentiment, ce qu'il ressentait avec force (de la couleur saisissante en quelque sorte). Deux tonalités, mais des tonalités et des espaces ou des palettes émotionnelles.

Cette brève étude, ou ce regard opportun sur le Bleu de Vicken Parsons nous rappelle que la couleur vibre pour reprendre cette analyse à Gilles Deleuze dans son *Qu'est-ce que Philosophie?* Dans le dernier chapitre de cet ouvrage ("Percept, Affect, and Concept"⁷), le philosophe français explique que la couleur est sensation et l'œuvre d'art un "bloc of sensations" (couleur ou ton, comme en musique ou en peinture), qu'elle n'est pas perception (la couleur n'a pas de

⁷ G. DELEUZE with F. GUATTARI, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Paris: Minuit, 1991.

référent [externe], elle ne renvoie pas à une chose) mais « perçoit »; elle excède tout vécu réductible à une extériorité. En ce sens, le bleu parsonsien convertit la perception et la dépasse pour une “sensibilité cosmique” (expression deleuzienne) ; tel est son besoin ou sa sensation de plonger dans le bleu, besoin de calme et de renouveau durant un hiver rude, un besoin qui participe d’une vision moderne de l’art. Elle est en plein dedans (elle aussi), dans ce bleu qu’elle aime tant.

Le Bleu de Vicken Parsons n’est pas une période de l’artiste (comme on l’a dit de certains peintres) même si c’est en plein confinement (enfermement ou clôture) qu’elle se consacre à lui ou plus exactement qu’elle éprouve le besoin fondamental de le faire ; car elle dit bien que cette couleur est celle à laquelle elle aspire, vers laquelle elle tend. Ce Bleu c’est l’affect *et* le percept : un état (dé)peint, manifesté de l’esprit comme du sentiment, une disposition pleinement exprimée.

**

Correspondances

*La Nature est un temple où de vivants piliers
Laisserent parfois sortir de confuses paroles ;
L’homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l’observent avec des regards familiers.
Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.*

*Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,
Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.*

— Charles Baudelaire (in *Les Fleurs du Mal*, 1857)

**

COLORATION, ACCORD

Pourquoi un tel ajout ? Parce qu'elle traite des échos - correspondances - par lesquels les odeurs (parfums : fragrance), les couleurs et les tonalités (sons) se répondent. En effet, le point de départ, la raison de cette addition, est un célèbre poème de Charles Baudelaire dont vous pouvez lire et apprécier la traduction américaine.

Correspondences

*Nature is a temple where living pillars
Let sometimes emerge confused words;
Man crosses it through forests of symbols
Which watch him with intimate eyes.
Like those deep echoes that meet from afar
In a dark and profound harmony,*

*As vast as night and clarity,
So perfumes, colors, tones answer each other.
There are perfumes fresh as children's flesh,
Soft as oboes, green as meadows,
And others, corrupted, rich, triumphant,
Possessing the diffusion of infinite things,
Like amber, musk, incense and aromatic resin,
Chanting the ecstasies of spirit and senses.*

— Geoffrey Wagner, *Selected Poems of Charles Baudelaire*
(NY: Grove Press, 1974)

En fait, le poète français était aussi un traducteur (pas seulement de E. Poe) car il fréquentait (et commentait) les salles d'exposition et s'intéressait à la peinture ainsi qu'à la modernité. Après tout, qu'est-ce que la poésie ? De la musique par les mots ? Des évocations, des analogies, des restitutions ? Ce poème de Baudelaire illustre bien l'univers qui peut découler de l'affection - affect et perception - dans son ensemble, c'est-à-dire autant de passerelles entre l'écriture, la peinture, la sonorité ? Le bleu de Vicken Parsons, quand on regarde ses œuvres comme quand on l'écoute (attention à ses propres déclarations), est un réel vécu qui témoigne d'une telle vision de l'art.